

De cette méfiance, Spinoza ne s'est jamais départi. Est-elle le fruit de l'héritage marrane et de cette longue habitude de tenir ouvertement des propos fort éloignés de sa pensée profonde que les circonstances interdisent en tout cas de manifester ? Peut-être. Est-elle à rapprocher de l'attitude des philosophes anciens qui dispensaient un enseignement exotérique au plus grand nombre et réservaient leur enseignement ésotérique au petit nombre des initiés ? Cela n'est pas sûr. À personne il n'a accordé une confiance absolue au point de lui divulguer le fond de sa doctrine : sa méfiance est plus ou moins grande, mais elle est toujours présente.

La retraite loin de l'agitation de la ville, la solitude jalousement protégée, le refus de toute obligation sociale témoignent d'un rejet des autres assez radical, comme si Spinoza répétait le geste premier par lequel il avait été rejeté de son peuple et qu'il maintenait, à l'égard de celui même qui lui offrait avec le plus de franchise son amitié, une réserve que rien ne permettrait de surmonter. Spinoza se tient sur la réserve et tient en réserve ce qu'il ne délivrera qu'après sa mort – les *Opera posthuma*. De cela relève également le vocabulaire qui est le sien et qui en a trompé plus d'un. Spinoza apporte peu de mots nouveaux, il utilise ceux que la tradition lui a légués mais l'usage qu'il en fait en subvertit complètement le sens. Beaucoup se sont laissés prendre au premier livre de l'*Éthique* et ont vu dans ses pages toutes pleines de Dieu la preuve du caractère profondément religieux de Spinoza : il fallait qu'il fût déiste pour parler ainsi de

Dieu, ou pour le moins théiste, ou même panthéiste ; que sa philosophie fût la seule théologie rationnelle possible. Et lorsque Spinoza précise au livre IV, « Dieu, autrement dit la Nature », le mal est déjà fait et ce que cette équivalence a de scandaleux pour la pensée spiritualiste dominante passe quasiment inaperçu. Mais ce piège, c'est bien Spinoza qui l'a lui-même dressé pour se protéger des accusations d'athéisme qui pouvaient toujours surgir.

Est-ce simple prudence qu'on expliquerait par le contexte troublé de l'époque ? Ce serait trop facile. C'est dans le sentiment de posséder quelque chose que les autres n'ont pas, quelque chose qui ne sera jamais donné au public, de son vivant, parce qu'il est bien incapable de le comprendre, quelque chose qu'il tient secret, scellé, au cœur même du dispositif géométrique qui en constitue l'armure protectrice inviolable, jusqu'au moment, assez improbable, où se rencontrera celui qui sera digne de l'entendre, que s'éprouve le sentiment de la puissance, revanche d'un corps malingre et souffreteux. Le système de Spinoza est un système à secret, comme on le dit de certains secrétaires ; il faut bien des manipulations pour actionner le ressort dissimulé qui permet l'ouverture de la cavité où se trouve le trésor caché. Mais la difficulté vient de ce qu'il n'y a pas de mode d'emploi et que rien n'indique qu'il y ait un secret. De là sans doute que tant d'exégètes spinoziens se soient contentés de suivre les arêtes vives du système, d'en répéter les articulations sans jamais parvenir à en percer le secret.

reasons why it is are somewhat more complicated in the former case, and though Leibniz lacked the candor and courage to express the certain, and almost obvious, outcome of his reasonings, in his more popular writings, without obscuring it by misleading if edifying phraseology — especially by the verbal distinction, absolutely meaningless in the light of his other doctrines, between “necessitating” and “infallibly inclining” reasons. The real meaning, in his system, of the principle of sufficient reason thus resolves itself into the proposition that the existence of everything that does exist, and also its attributes, behavior, and relations, are determined by a necessary truth, or a system of such truths. The reasonableness of the universe which the formula affirms is, as with Spinoza, of the same type as the reasonableness of a geometrical system — as geometrical systems were conceived by seventeenth-century logic. This could hardly be more plainly and emphatically declared than it is by Leibniz himself in one of the most important of his shorter writings, *On the Primary Origination of Things* (*De rerum originatione radicali*, 1697).

In reality we find that all things in the world take place (*fieri*) according to the laws of eternal truths, not only geometrical but also metaphysical, that is, not only according to material but also to formal necessities; and this is true not merely generally, with respect to the reason, already explained, why the world exists rather than does not exist and why it exists thus rather than otherwise; but even when we descend to the details we see that metaphysical laws hold good in a wonderful manner in the entire universe. . . . Thus, then, we have the ultimate reason of the reality both of essences and existences in one being, which is necessarily greater than the world itself, and superior and antecedent to it.⁶⁶

The same cosmical determinism is manifest in a logical thesis of Leibniz most plainly expressed in certain writings of his published only within the past fifty years. This thesis is that all contingent truths are ultimately reducible to *a priori* or necessary truths. We, no doubt, because of the limitations of our human understanding, cannot, in many cases, accomplish this reduction; the distinction between the necessary and the contingent expresses a genuine and persistent difference between the ways in which certain specific truths present themselves to our minds. A judgment which appears to us as con-

- « [...] Leibniz manquait de la franchise et du courage requis pour exprimer le résultat certain, et presque évident, de ses raisonnements, dans ses écrits plus populaires, sans l'obscurcir par une phraséologie trompeuse, bien qu'édifiante — spécialement par la distinction verbale, absolument dénuée de sens à la lumière de ses autres doctrines, entre des raisons "nécessitantes" et des raisons qui "inclinent infailliblement". La signification réelle, dans son système, du principe de raison suffisante se ramène par conséquent à la proposition selon laquelle l'existence de tout ce qui existe, et également ses attributs, son comportement et ses relations, sont déterminés par une vérité nécessaire ou par un système de vérités de cette sorte.
- [...]
- Le même déterminisme cosmique est manifeste dans une thèse logique de Leibniz exprimée de la façon la plus claire qui soit dans certains de ses écrits qui ont été publiés seulement dans les cinquante dernières années. Cette thèse est que toutes les vérités contingentes sont en fin de compte réductibles à des vérités nécessaires ou *a priori* » (A. Lovejoy, *The Great Chain of Being*, p. 174).

- « Je viens à la métaphysique et je peux dire que c'est pour l'amour d'elle que j'ay passé par tous ces degrés ; car j'ai reconnu que la vraie métaphysique n'est guère différente de la vraie logique, c'est-à-dire de l'art d'inventer en général ; car en effet la métaphysique est la théologie naturelle et le même Dieu qui est la somme de tous les biens est aussi le principe de toutes les connaissances » (« Discours sur la démonstration de l'existence de Dieu par Descartes », Foucher de Careil, p. 25).
- « Ma métaphysique est toute mathématique pour dire ainsi ou le pourrait devenir » (*Math. Schr.*, I, p. 258).

- « Il faut savoir que par les arguments en forme, je n'entends pas seulement cette manière scolastique d'argumenter dont on se sert dans les collèges, mais tout raisonnement qui conclut par la force de la forme, et où l'on n'a besoin de suppléer aucun article, de sorte qu'un *sorite*, un autre tissu de syllogisme qui évite la répétition, même un compte bien dressé, un calcul d'algèbre, une analyse des infinitésimales me seront à peu près des arguments en forme, parce que leur forme de raisonner a été prédémontrée, de sorte qu'on est sûr de ne s'y point tromper » (*Nouveaux Essais*, p. 425).
- « [...] Quitter la méthode des disputes pour celle des comptes et raisonnements » (OFI, p. 177)

sunt voluntatis, videntque quantum industria humana possit, ple- PHIL., VII, C, 87.
rumque vel rerum domesticarum cogitatione, vel publicis negotiis dis-
trahuntur. Multa sunt præterea, præsertim in naturæ inquisitione, quæ
impensas postulant, nec nisi multorum Conspiratione quæstari possunt.

Posterius obstaculum est imperfectio Artis Logicæ. ita enim sentio, Logicam
quæ habetur in Scholis, tantum abesse à Logica illa utili in dirigenda
mente circa veritatum variarum inquisitionem, quantum differt Arithme-
tica puerilis ab Algebra præstantis Mathematici. Quemadmodum ergo
ante Tractatus de bello et pace habendos, agi solet de præliminaribus,
et quemadmodum apud veteres Romanos prætor ligitantibus¹ < initio >
præscribebat formulam, secundum quam postea iudicio experirentur,
denique quemadmodum, qui mari se committunt | non tantum commeatu 88 recto.
se instruunt, sed et pyxidem nauticam et Tabulas Hydrographicas, et
Navigationum descriptiones diligenter < confectas secum ferunt, ne à
recto cursu aberrant; > ita frustra < inchoamus > inquisitionem
mox abrumpendam, aut in errores, vel inveniendi desperationem desi-
turam, nisi certum iter, et biviis in itinere oblatis, certum < futurum >
viæ indicem deligamus, et < similiter > temere cum aliis in dispu-
tationem descendimus, quæ vel in jocum < aut fallendi sive potius
perdendi temporis exercitamentum >, vel in lites, convicia, pugnas,
abibit, nisi antea conveniamus, de norma quadam manifesta, et contro-
versiis non obnoxia, quæ dissentientes in concordiam redigere possit.
Et sanè si quis acta colloquiorum < cum curâ > inspiciat, qualia
fuère, Ratisbonense; Montisbeligardense, aliaque hujusmodi, depre-
hendet nullum exitum potuisse obtineri, quia circa Modum disputandi
non conveniebatur. Et in congressibus politicis deliberationibusque de
bello, pace aliisque gravissimis argumentis apparebit, sæpe imperfectis
enumerationibus laborari, et aliis multis modis peccari contra artem
rationis, in iudiciis autem, cum ipse processus iudiciarius nihil aliud
quam specialis quædam Logica sit, manifestissimum est quantum Logicæ
imperfectione laboretur, nam < sæpe, ut alia infinita taceam >, non
constat, cuinam incumbat probatio, sæpe etiam iudiciis utrinque
pugnantibus, deest statera quædam, ad quam argumenta quoque expen-
dantur, ut appareat à qua parte stet major probabilitas². Ut jam de

1. Sic, pour litigantibus.

2. Cf. Ad Stateram Juris (PHIL., VI, 17); Elementa Rationis (p. 339).

- « *Un deuxième obstacle est l'imperfection de l'Art Logique, je suis d'avis, en effet, que la Logique que l'on manie dans les Ecoles est aussi éloignée de la Logique utile pour diriger l'esprit en ce qui concerne la recherche de vérités diverses que l'Arithmétique enfantine de l'Algèbre du Mathématicien supérieur* » (OFI, p. 419).

- « Toute Vérité Mathématique pure peut-être transférée par des nombres de la raison à une expérience oculaire » (*Omnis Veritas Mathematica pura per numeros a ratione transferri potest ad oculare experimentum*) (OFI, p. 336).
- « [...] La seule proposition dont le contraire implique contradiction, sans qu'on la puisse démontrer, est l'identique formelle. Cela se dit expressément la dedans, donc cela ne s'y peut pas démontrer; démontrer, c'est-à-dire faire voir par la raison et par conséquences. Cela s'y peut montrer à l'œil, donc cela ne s'y peut pas démontrer. Les sens font voir que A est A est une proposition dont l'opposée A n'est pas A implique contradiction formellement. Or ce que les sens font voir est indémonstrable » (OFI, p. 186).

272. FUNDAMENTA CALCULI RATIOCINATORIS

Vorläufige Datierung: 1688 – 1689

Überlieferung:

L. Konzept: LH IV 7B, 2 Bl. 22–23, 2 Bl. 2ⁿ. 2¼ S.E¹ ERDMANN, 1840, S. 92–94.E² GERHARDT, *Philos. Schr.* 7, 1890, S. 204–207.Übersetzungen: SCHMIDT, *Fragmente*, 1960, S. 110–115. – BARONE, *Scritti*, 1968, S. 240–244.

Anhaltspunkte zur Datierung: Wiener Papier

Thematische Stichworte: Logica: calculus – Characteristica

bearbeitet von Ursula Franke 10

Omnis humana ratiocinatio signis quibusdam sive characteribus perficitur. Non tantum enim res ipsae, sed et rerum ideae semper animo distincte observari neque possunt neque debent, et itaque compendii causa signa pro ipsis adhibentur. Si enim Geometra, quoties Hyperbolam aut Spiralem aut Quadratricem inter demonstrandum nominat, semper earum definitiones sive generationes, et rursus terminorum eas ingredientium definitiones sibi exacte praefigurare cogeret, tardissime ad nova detegenda perveniret; si Arithmeticus inter calculandum omnium notarum sive ciphra-
rum quas scribit, valores, unitatumque multitudinem continuo cogitaret, nunquam prolixos calculos absolveret perinde ac si totidem lapillis uti vellet; et Jurisconsultus aliquis, quoties actiones aut exceptiones, aut juris beneficia memorat, requisita harum rerum essentialia saepe prolixa semper mente percurrere non potest, neque opus est. Hinc factum est, ut nomina contractibus, figuris, variisque rerum speciebus, signaque numeris in Arithmetica, magnitudinibus in Algebra sint assignata, ut quae semel vel experiundo vel ratiocinando de rebus comperta sunt, eorum signa rerum illarum signis tuto imposterum conjungantur. Signorum igitur numero comprehendo
Vocabula, literas, figuras chemicas, Astronomicas, Chinesenses, Hieroglyphicas, notas

11 ratiocinatio (1) notis (2) signis *erg.* | L. 12 distincte (1) observari (2) observari L. 13 debent, (1) quoties de rebus cogitare necesse est. Et postquam ex attenda ideae consideratione aliquod praedicatum vel aliquam consequentiam eliciimus eo (a) postquam (b) postea *erg.* | tanquam principio utimur ad nova indaganda. Si inter loquendum de virtute, justitia (2) et L. 14 aut (1) Ellipsin, (2) Spiralem L. 16 sibi (1) distincte (2) exacte *erg.* | L. 16 f. detegenda (1) progredere; (2) perveniret *erg.* | L. 17 omnium (1) figurarum et (2) notarum L. 18 unitatumque multitudinem *erg.* L. 19 absolveret (1) : sunt enim aliqui numeri tam vasti (2) et in (animum) (3) quoque vita (4) perinde ... vellet; L. 20 actiones aliquas *gestr.* | aut L. 20 memorat, (1) prolixa earum re (2) requisita L. 21 semper (1) in animo (2) mente L. 22 speciebus, (1) sunt (2) notae autem numeris (3) signa quoque numeris, sunt assignata, quae pro rebus ipsis inter demonstrandum adhiberi non possint (4) signaque L. 24 de rebus *erg.* L. 25 illarum *erg.* L. 25 f. comprehendo (1) Nomina (2) Vocabula, L. 26–S. 1204.1 literas, (1) characteres Numerorum, (2) characteres chemicos. (a) art (b) Musicos steganographicos notas (3) notas (4) figuras ... steganographicas L.

- « Tout raisonnement humain est effectué à l'aide de certains signes ou caractères. Non seulement en effet les choses elles-mêmes, mais également les idées des choses ne peuvent ni ne doivent être toujours observées de façon distincte par l'âme, et c'est pourquoi, pour abrégé, des signes sont utilisés à leur place »
- (« Fundamenta calculi rationalis » (1688-1689).

- « A coup sûr il [Spinoza] n'est pas un grand maître dans l'art de démontrer » (*non est magnus demonstrandi artifex*) (*Phil. Schr.*, I, p. 148).

- « [...] L'*Examen* semble avoir fait partie de la stratégie utilisée depuis longtemps par Leibniz qui consistait à convaincre ses protecteurs, amis et correspondants catholiques que sa philosophie de même que ses convictions religieuses pouvaient en toute bonne conscience s'accorder avec tous les points doctrinaux principaux du Catholicisme Romain quand ces points étaient exposés de façon appropriée. Si l'on se souvient que, jusqu'en 1686, la grande majorité de ses protecteurs et de ses soutiens réels ou potentiels les plus importants avaient été des Catholiques Romains – Philipp von Schönborn, Boineburg, le duc Johann Friedrich, le landgrave Ernst, l'empereur Leopold, Arnauld – la raison pour laquelle il était si important pour Leibniz d'obtenir la confiance entière de ce parti à défaut de se convertir réellement au catholicisme devient claire. L'*Examen* semble donc avoir été un exercice dans cette sorte d'exposition 'appropriée' qui, d'un côté, concédait autant qu'il est possible aux doctrines et même aux pratiques de l'Eglise romaine, et, de l'autre, colorait le Catholicisme Romain dans des tons distinctement leibniziens. D'un point de vue philosophique, l'*Examen* donnait une présentation d'un bon nombre de doctrines métaphysiques clairement leibniziennes dont la similitude avec celles du *Discours de métaphysique* était frappante. D'un point de vue plus strictement théologique, il proposait une théologie de l'amour distinctement leibnizienne dans laquelle l'amour de Dieu, au-dessus de toute autre chose, était considéré comme le principe de la vraie religion. Bref, l'*Examen* ne semble pas avoir été écrit dans l'espoir d'obtenir l'approbation de toutes les confessions Chrétiennes principales, mais comme une exposition des croyances philosophiques et religieuses fondamentales de Leibniz qui n'entraînait pas en conflit avec les doctrines centrales du Catholicisme Romain^[1]. »

^[1] Maria rosa Antognazza, *Leibniz, An Intellectual Biography*, Cambridge University Press, New York, 2009, p. 257.

- « Dans la conception de Leibniz, les désaccords théologiques entre les confessions Chrétiennes n'empêchaient pas la réunification, non pas parce qu'il se souciait peu des points de théologie délicats, mais parce qu'il croyait qu'en regardant les choses de près on verrait apparaître un degré de concordance suffisant pour la réunification. De plus, spécialement jusqu'à la fin des années 90, Leibniz a été particulièrement convaincu de la proximité entre les confessions Luthérienne et Catholique sur les questions fondamentales » (*ibid.*, p. 278)

- « [...] L'usage fréquent et non élucidé que fait le livre des termes « nécessité morale », « nécessité hypothétique » et « incline sans nécessité » laisse le lecteur avec une impression moins nécessitarienne de la pensée de Leibniz que celle que laisseraient ces termes s'ils étaient accompagnés des explications de leur signification qui sont présentées ou suggérées dans ses écrits moins publics. On n'est pas rassuré sur la sincérité de Leibniz quand on lit, dans une lettre à Leibniz à Des Bosses qui discute l'usage de l'expression « nécessité morale » dans la *Théodicée*, le commentaire, « Et in universum vocabula ita interpretari malim, ne quid consequatur, quod male sonet (Et au total je préférerais que les mots soient interprétés d'une manière telle qu'il n'en résulte rien de malsonant) » (*Phil. Schr.* II, p. 419-20) (« Leibniz's Theories of Contingency », p. 279).

Dans l'intéressante controverse que Leibniz soutint contre Bayle (1698-1702) à propos des réflexions du fameux article Rorarius sur le *Système Nouveau de la Nature*, ce dernier continua d'être discuté comme une hypothèse dont il s'agissait d'établir qu'elle est d'abord possible et ensuite la plus plausible de toutes. Le subtil argumentateur qui se doutait bien que son digne adversaire dissimulait sa ligne de retraite prenait un malin plaisir à l'y pousser. Mais les plus flatteuses avances ne décidèrent pas Leibniz à découvrir ce dernier retranchement. Il se contenta d'écrire : « les Entéléchies... sont toujours les images de l'Univers..., et il est nécessaire qu'elles le soient, comme je l'ay expliqué *autres fois* dans des lettres échangées avec M. Arnauld. » (Gerh. IV, 562).

La preuve était suffisamment faite pour Leibniz que dans le monde des philosophes, le terrain n'était pas encore prêt à recevoir les bases profondes de sa doctrine de la substance (1). C'est ce qui fait qu'une œuvre dont elles occupent le centre et forment le principal soutien, œuvre pleine, d'ailleurs, d'autres matériaux infiniment précieux, œuvre écrite d'enthousiasme et d'une plume courante en un jour de confiance, écrite en français, c'est-à-dire, dans une évidente intention de publicité, le *Discours de Métaphysique* devait dans l'intérêt même de la cause Leibnitienne rester jusqu'à la fin le « JARDIN FERMÉ » de son auteur.

(1) Voici un curieux texte inédit qui montrera à quelle date ancienne et avec quelle précision notre auteur avait arrêté d'avance la ligne de conduite que nous venons de faire connaître et dont les très nobles mobiles (cf. notre page 1), excusent bien l'étrangeté. C'est une note intime écrite au verso d'un feuillet dont le recto est occupé par une méditation qui date certainement des années 1675-77. « Scribenda est metaphysica accuratis definitionibus et demonstrationibus, sed nihil in ea demonstrandum nisi quod sententiis receptis non nimis pugnet. Ita enim recipi poterit haec metaphysica : quod si semel probata sit (une fois les conclusions agréées), postea, si qui profundius scrutantur, devent consequentias necessarias esse. » (Catalogue : Ph. I, 13, b, 2).

- « Le manque de franchise dans la *Théodicée* est évident ; les motifs pour cela, qu'ils soient pédagogiques ou liés au désir de se protéger soi-même ne le sont pas. Il est intéressant que Leibniz ait écrit à un moment donné, probablement au cours des années 1675-1677 :
- La métaphysique doit être écrite à l'aide de définitions et de démonstrations exactes ; *mais il ne faut rien y démontrer en dehors de ce qui ne répugne pas trop avec des opinions acceptées*. De cette façon, en effet, cette métaphysique pourra être reçue ; *une fois qu'elle aura été approuvée, plus tard*, si certains explorent les choses plus en profondeur, *ils enseigneront que les conséquences sont nécessaires*.
- Une des difficultés de la *Théodicée*, toutefois, est qu'un nombre si grand des « définitions exactes » de Leibniz sont omises qu'il faut se tourner vers d'autres œuvres pour trouver le matériau nécessaire pour un examen plus profond » (*ibid.*).

- « « Si dans la *Théodicée*, il n'a (comme d'habitude) pas raconté l'histoire complète de sa philosophie, d'un autre côté, il était convaincu de ce qu'il disait et le considérait comme suffisant pour le but qu'il se proposait : défendre la justice de Dieu et la religion Chrétienne pour le public général éduqué. Avec toutes les précautions qu'il avait prises, il avait été néanmoins tout à fait franc en disant à certains de ses correspondants que cette œuvre n'était pas l'endroit requis pour une explication des aspects plus complexes et plus techniques de son système philosophique : la *Théodicée* était simplement une partie d'une image plus englobante. Néanmoins, elle contenait une partie importante du puzzle complet. [...] En dépit de l'absence d'aspects importants du système de Leibniz dans la *Théodicée*, ce qui y *était* inclus correspondait à des conceptions authentiques défendues par le philosophe, la plupart d'entre elles attestées dans une vaste panoplie de notes privées et de lettres écrites pendant des années » (Maria Rosa Antognazza, *op. cit.*, p. 484).

- « Chacun des auteurs que nous étudions se sent concerné au premier chef par la relation entre, d'une part, la science moderne, et, d'autre part, le christianisme et les croyances morales acceptées par les gens. Spinoza, Leibniz et Kant donnent chacun une réponse différente à cette question, mais tous font face au même problème. [...] Parmi les auteurs en question, Leibniz est le grand conservateur, au meilleur sens du terme. Il accepte totalement la perspective morale du christianisme orthodoxe tout en se confrontant avec succès – puisqu'il va même jusqu'à y apporter sa contribution – à la nouvelle science du jour en la mettant au service de la théologie philosophique. Il est éminemment conservateur au sens où Thomas d'Aquin l'était au XIII^e siècle, à savoir que saint Thomas se confronta à la nouveauté de l'aristotélisme médiéval et le mit au service de ses propres objectifs intellectuels dans sa magnifique *Somme*, qui est une reformulation intégrale de la théologie chrétienne. C'est de la même manière que Leibniz incorpore la science à la théologie philosophique traditionnelle ; et c'est dans le cadre de cette révision et de cet enrichissement doctrinal qu'il essaie de résoudre les problèmes majeurs qui se posent à lui. Ainsi, par exemple, il a recours à la nouvelle science dans sa définition de la vérité, dans sa distinction entre vérités nécessaires et vérités contingentes, dans son explication du libre arbitre et de la prescience divine, ainsi que dans sa défense de Dieu dans la *Théodicée*. Leibniz va même plus loin dans le *Discours*, qui, dans son esprit, faisait partie d'un vaste programme de réunification des diverses branches du protestantisme et, au-delà, du catholicisme et du protestantisme[1]. »

[1] John Rawls, *Leçons sur l'histoire de la philosophie morale*, traduit de l'anglais par Marc Saint-Upéry et Bertrand Guillaume, Editions La Découverte, 2002, p. 110-111.

- « [...] On demande ce que signifie τó existant, car l'Existant (*Existens*) est en tout cas l'Etre (*Ens*) ou le possible, et quelque chose en plus. Or, tout bien considéré, je ne vois pas ce qui est conçu d'autre dans l'Existant qu'un certain degré d'être, puisqu'il qu'il peut être appliqué à des êtres variés. Encore que je ne veuille pas dire que quelque chose qui existe est possible ou est une Existence possible, celle-ci en effet n'est rien d'autre que l'essence elle-même ; or ce que nous entendons est l'Existence <actuelle ou encore> quelque chose d'ajouté en plus à la possibilité ou à l'Essence, de sorte qu'en ce sens l'existence possible <sera> la même chose que l'actualité coupée de l'actualité, ce qui est absurde. Je dis donc que l'Existant est l'Etre qui est compatible avec le plus grand nombre de choses, ou l'Etre possible au plus haut degré, c'est pourquoi tous les co-existants sont également possibles. Ou, ce qui revient au même, l'existant est ce qui plaît à un être intelligent et puissant ; mais il est présupposé, de ce fait, que lui-même existe » (OFI, p. 375-376).

- « il n'y a pas eu d'acte de création : les relations des essences font partie des vérités éternelles, et c'est un problème dans la logique pure que de construire le monde qui contient le plus grand nombre d'essences coexistantes. Il s'ensuivrait que ce monde existe par définition, sans qu'il y ait besoin d'un quelconque Décret Divin ; de plus, il est une partie de Dieu, puisque les essences existent dans l'esprit de Dieu. Là, comme ailleurs, Leibniz est tombé dans le Spinozisme toutes les fois qu'il s'est autorisé à être logique ; dans ses œuvres publiées, par conséquent, il a pris soin d'être illogique » (Bertrand Russell, *op. cit.*, p. VII).

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR
EDWARD CHANDLER

[iii] L'auteur du présent traité est le très savant D^r *Ralph Cudworth*, dont le nom est si bien connu de ceux qui ont quelque familiarité avec les meilleurs auteurs qu'il suffit pour parler en faveur de cet ouvrage de signaler, sans plus de façons, qu'il a été composé par la même personne qui a aussi écrit *Le vrai système intellectuel de l'univers*. Ayant acquis dès son plus jeune âge une compétence remarquable dans le maniement des langues érudites et ayant joint à un jugement clair et solide une application infatigable à l'étude, cet auteur commença bientôt à nourrir de grands desseins pour [iv] l'avancement de la religion; et, afin de les mener à bien, entreprit de consigner son vaste trésor d'érudition en chapitres ou thèmes appropriés qu'il avait l'intention un jour ou l'autre de développer en en faisant des discours complets.

Il vivait en un siècle où les controverses concernant la *liberté* et la *nécessité*, qui se mêlaient aux intrigues politiques des chefs de partis opposés, avaient contribué à provoquer de fortes convulsions au sein de l'Etat et à exercer une influence non moins funeste sur les principes et les mœurs de l'ensemble de la population. Car, *ainsi qu'il le déplore* lui-même¹, c'est la doctrine enseignant la *nécessité fatale* de toutes les actions et de tous les événements qui a, *de son point de vue*, constitué la racine sur laquelle ont fleuri et prospéré en son temps la débauche, le scepticisme et l'infidélité². [v] Quels que soient les fondements ou principes sur lesquels on la fondait, cette croyance servait, à *son avis*, le propos de l'athéisme et minait les fondements du christianisme et de toute religion; en effet, elle supprimait, selon lui, toute culpabilité et tout blâme, tout châtiment et toute récompense, et rendait manifestement ridicule l'hypothèse d'un jour du jugement. Et *il estimait évident* que *certaines*, qui, *en ce temps-là*, élaboraient *ces notions*, poursuivaient bien ce but.

1. (Chand.) Voir l'épître dédicatoire de son *Intellectual System*.
2. (Chand.) Voir la préface du *True Intellectual System*.

Ces sentiments le disposèrent à orienter une grande partie de ses recherches dans cette direction et à relire les philosophes et moralistes de l'Antiquité, ce qu'il fit avec une grande précision. Il entreprit ensuite de rassembler et de réfuter tous les arguments, anciens et modernes, qui plaident en faveur de la nécessité de toutes les actions et qui avaient été avancés par plusieurs personnes, mues par des motifs très différents. Aussi subsiste-t-il aujourd'hui encore [vi] maints recueils d'arguments de cette sorte rédigés par lui, qui sont autant de monuments de son érudition, de son jugement et de son industrie considérables.

Il distinguait, en conséquence, trois sortes de fatalité, de manière à les traiter chacune séparément. Il citait d'abord celle qui est *naturelle* ou *matérielle* et qui, excluant Dieu du système et supposant que la matière sans vie et mue mécaniquement est le principe premier et la cause première de toutes choses, constitue vraiment et à proprement parler le fatalisme *athée*. *Epicure* en avait, estimait-il, été le défenseur dans l'Antiquité et c'est afin de réfuter ce penseur ainsi que les autres partisans de la nécessité matérielle atomiste qu'il publia son livre érudit et sans réplique auquel il donna le titre de *Véritable système intellectuel de l'univers*.

Venait en second le fatalisme *théologique* ou *divin*, qui, certes, admet verbalement l'existence de cet être intellectuel, distinct de la matière, [vii] que nous appelons Dieu, mais qui pourtant, en affirmant que ce dernier décrète et détermine, sans tenir compte de quoi que ce soit, toutes choses, les bonnes comme les mauvaises, rend, en fait, toutes les actions également nécessaires pour nous. En conséquence, la volonté de Dieu n'est pas réglée par sa bonté et sa justice essentielles et immuables : Dieu est une volonté toute-puissante et arbitraire ; et, par rapport à nous, le bien et le mal, en matière de morale, ne sont pas ce qu'ils sont de par leur propre nature ; ils constituent des choses positives, c'est-à-dire que les actes sont bons ou mauvais parce qu'ils sont ordonnés ou interdits et que ce qui est maintenant bon aurait pu être mauvais et ce qui est mauvais bon, si la volonté de Dieu, et elle seule, n'avait pas déterminé que ces choses soient comme elles le sont à présent.

Troisièmement, il considère le *fatalisme stoïcien* qui soumet, lui aussi, les actions naturelles et morales de l'univers à la contrainte, et envisage la nécessité comme intrinsèque à la [viii] nature de chaque chose, de sorte qu'aucun être ou aucun acte ne pourrait être différent de ce qu'il est. Car tout, dans cette conception, dépend d'une chaîne de causes, chacune nécessaire en elle-même, depuis le principe premier de l'être, qui a pré-

ordonné tout événement avant qu'il ne se produise, de façon à ne laisser aucune place à la liberté ou à la contingence, où que ce soit dans le monde.

Ces deux dernières hypothèses fatalistes n'ont pas été abordées de manière approfondie dans son *Système intellectuel*, parce qu'il avait l'intention de leur accorder une attention plus particulière et plus considérable ; cependant, les ennuis de santé, la brièveté de sa vie, ou d'autres raisons que nous ne connaissons pas, l'ont empêché d'achever ce que le monde attendait avec intérêt et que personne après lui n'a été en mesure de nous procurer.

Il est probable que, prévoyant la longueur de l'ouvrage et certains des obstacles qui ensuite se sont présentés [ix] pour le retarder et le mettre en échec, il a cru préférable de condenser son propos et de traiter dans des volumes de moindre dimension les points qu'il jugeait les plus importants et les plus fondamentaux de cette controverse.

C'est dans ce but qu'il a rédigé le livre qui est offert aujourd'hui au public et dans lequel il prouve la fausseté, eu égard à la justice naturelle et à la moralité en Dieu, des conséquences que l'on peut déduire des principes avancés par ceux qui défendent la seconde sorte de fatalisme qualifiée par lui de théologique. Ainsi peut-on estimer qu'il constitue, en partie, une suite de son premier livre attaquant le déterminisme matérialiste. S'il était paru à la période même où il fut rédigé, il eût servi d'antidote approprié au poison distillé dans certains écrits de M. Hobbes et d'autres, qui ont fait revivre en ce siècle les opinions déjà réfutées de Protagoras et [x] d'autres Grecs de l'Antiquité, qui ont supprimé la *discrimination essentielle et éternelle* entre le bien et le mal, entre le juste et l'injuste, en matière divine ou humaine.

Contre les zéloteurs anciens et modernes de cette doctrine, personne n'a mieux écrit que le D^r Cudworth. Son livre est vraiment une démonstration de la vérité de l'opinion contraire ; et la forme dans laquelle il est rédigé est empreinte d'une beauté, d'une clarté et d'une force qui doivent à la fois charmer et convaincre le lecteur, si je puis conjecturer l'intérêt que lui porteront les autres à partir de l'effet qu'il a produit sur moi. Il donnera certainement une juste idée du jugement sûr tout autant que de la vaste érudition de l'auteur.

Nous ne sommes pas certain que ce traité soit aussi parfait que ce dernier le souhaitait ; mais la lecture du manuscrit fait apparaître qu'il en a

- « Je suis venu insensiblement à expliquer mon sentiment de la formation des plantes et des animaux, puisqu'il paroist par ce que je viens de dire, qu'ils ne sont jamais formés tout de nouveau. Je suis donc de l'avis de Monsieur Cudworth (dont l'excellent ouvrage me revient extrêmement dans la plus grande partie) que les lois du Méchanisme toutes seules ne sauroient former un animal, là où il n'y a rien encore d'organisé ; et je trouve, qu'il s'oppose avec raison à ce que quelques anciens ont imaginé sur ce sujet, et même Mons. Des Cartes dans son homme, dont la formation luy couste si peu, mais approche aussi très peu de l'homme véritable »
(« Considérations sur les Principes de Vie, et sur les Natures Plastiques, par l'Auteur du Système de l'Harmonie préétablie », *Phil. Schr.* VI, p. 543-544).

à l'existence, dont il y a d'incompatibles A avec B et B avec C et D avec G, et G avec C, et C avec F et F avec E, je dis qu'on pourra faire exister deux ensemble de quinze façons, AC, AD, AE, AF, AG, BC, BE, BF, BG, CD, CE, DE, DF, EG, FG, ou bien trois ensemble des manières suivantes ACD, ACE, ADE, ADF, AEG, AFG, BCE, BEG, BFG, ou bien quatre ensemble de cette seule manière ACDE, laquelle sera choisie parmy toutes les autres parce que par là on obtient le plus qu'on peut, et par conséquent ces quatre ACDE existeront préférablement aux autres BFG, qui seront exclus, car en prenant un d'eux on ne sauroit obtenir quatre ensemble. >

Donc s'il y avoit quelque puissance dans les choses possible pour se mettre en existence, et pour se faire jour à travers des autres, alors ces quatre l'emporteraient incontestablement car dans ce combat la nécessité même feroit [son choix] le meilleur choix possible <, comme nous voyons dans les machines de la nature choisit tousjours le party le plus avantageux pour faire descendre le centre de gravité de toute la masse autant qu'il se peut. De même, ces quatre <estres possibles> seroient préférés. > Mais les choses possibles n'ayant point d'existence n'ont point de puissance < pour se faire exister >, et par conséquent il faut chercher le choix et la cause de leur existence dans un estre dont l'existence est < déjà fixe et par conséquent > nécessaire d'elle même. Cet estre doit contenir en luy les idées < des perfections > des choses possibles pour choisir, < et pour les produire. Et > il choisira sans doute suivant [la perfection de ces idées] les degrés de perfection qui se trouvent dans ces idées, ou suivant la pretension qu'elles peuvent avoir à l'existence < de la manière susdite, c'est à dire de la plus simple ou de la plus belle de faire l'univers, comme nous l'avons fondée en dessus ; à sçavoir par laquelle plus de choses ou des plus parfaites fussent faites reussissent, ou par laquelle on obtient le plus d'essence ou le plus de perfection qu'il est possible d'obtenir ensemble ; car le plus beau et le plus simple est ce qui donne le plus avec le moins d'embarras, comme par exemple une boule parfaitement ronde est plus simple que quelque autre corps que ce soit, car elle comprend plus de masse dans le même circuit que quelque autre figure que ce soit. Et par cette raison un corps < par exemple une goutte d'huile dans de l'eau >, se rencontrant dans quelque autre corps contraire, se ramasse en rond pour incommoder et estre incommodé le moins qu'il est possible >. [Par conséquent le createur]. Il est donc manifeste que l'auteur de ces choses agira avec raison, < puisqu'il agit suivant les perfections des idées de chaque chose > et puisqu'il faut bien qu'il, cor